

Lecture pour « lespoètes.fr »

Isabelle Lévesque

émission du jeudi 20 octobre 2011

Extraits de Or et le jour – Anthologie Triages 2011 (éditions tarabuste)

Lin fleur bleue.
Matins d'été,
graines ailées,
des champs de lin dans le soleil. Met la journée à tant briller
que toi et moi courant,
que cherchons-nous ?

Dans la lumière couleurs mêlées,
le ciel matin tombe sans rage,
palettes de nos courses. Rien pour nous dénoncer,
seule la lumière sait le vent semé
dans les champs-merveilles,
tes bras prenaient ma taille
pour sceller les degrés du ciel.

Lin lumière des blés,
trouvé le pain, forme taillée dans la pierre laissée au chemin croisé comme un
vestige.
Dans nos yeux, l'été, nos rumeurs d'hiver, champs glacés ces jours signent encore
de lumière
nos traces et nos pas
poursuivent toujours le vent du jour
comme au souffle clair : un seul jour suffit pour une vie entière.

*

Je ne vois rien qu'un jour cendré,
un brasier d'heures,
drap de nos jeux,
coton glacé,
fortune de tenture qui nous couvre et notre rire,
lit de fortune, apanage,
un fantôme de drap.
Temps sans lieu, temps vagabond couvrant, larme d'adieu perdu, retrouvailles
mêlées d'eau, traversières et de flammes.

Tu dis des mots – qu'ai-je entendu, chant visiteur et charmeur, un air où l'or est de cœur, brillants du cou, torrents de fleurs ?
J'ai rêvé sur un seuil de temps privé de toi.

*

Mains comme jour, couvrant un fruit, soleil d'été
– qui peut lutter contre juillet ? Champ où le blé fait une vague,
chaleur de midi,
sueur perlée qui tremble.
Dans le désir, court le jour rattrapé, cueilli, et bouquet sucré.
Tu dis l'amour sans t'arrêter dans ta course ; je ris
et le soir dévêt le matin clair.

*

Orange, comme le quartier des heures, fruitières, entières,
où es-tu si je désespère ?
Florales, les esquisses rondes, où tu vis si demeure le départ où j'ai
mes quartiers d'été.
Oranges sanguines,
les voiles au vent se changent
abri perdu dans nos rondeurs et le sang si ne meurt présent des heures.
Le cœur est un fruit et tu aimes les fleurs.

*

Tout ce qui fleurit,
le printemps n'attend pas.

Isabelle Lévesque

Extraits de **Terre !** (*éditions de l'Atlantique, 2011*)

© Editions de l'Atlantique

Extraits reproduits avec l'autorisation des
Editions de l'Atlantique
B.P. 70041
17102 Saintes cedex

Soir, ciel.

Ce silence de plus.

Rescapé.

**

Pourchasse et fend la mer d'un trait de lune
(Neptune).

Tout pouvoir accru des vagues
à force tempêtes
déchaîne et j'aime

(la fureur).

**

Je n'entends pas le monde
dans le vacarme où nous sommes.

Trouve mon cœur laissé – comptine
des berges closes de l'enfance.
Dans la courtine
où les chevaliers vivent encore,
berce promesse, je n'entends
que l'éternité.

Ne laisse envoler nos rêves
où je promène main plus que lèvres
et l'assaut timide encore
du commencement.

Reviens bouche murmure,
tu fais serment
toujours – jamais.
Ce qui fait l'ombre
unit nos nuits.

Jamais n'oublie
qu'*il fut* un feu,
premier ravage :
nous sortons grandis
des prémices où tu joins,
geste – parole,
le poème aux caresses,
ce qui nous lie déjà
à l'envolée

pour chanter.

**

Après minuit
le ciel n'est plus.

Les étoiles ont beau jeu
(tremblent de cesser le monde).
Tu n'as pour te perdre qu'un murmure
nord/ sud
le ciel n'existe plus. Source noire,
une équation balance rien n'est plus
mystérieux que l'équilibre insensé
du silence

à minuit – tout a cessé.

Au regard tu inventes
une forme blanche, tissu
d'apparat (dentelles

et fastes à naître). Les vers
fomentent un hymne où courent
des insectes. *La nuit angure sa fin*

à minuit,

salve sauvage assoiffé
un bouquet dispersé.

Isabelle Lévesque

Extraits de **Ultime Amer** (éditions Rafael de Surtis, 2011)

Rêve et la gloire. C'est
dépossédés,
moitié nus, moitié plume
et l'encre.

**

J'entends

rideau de mots, ces questions
quand, pourquoi, serait-ce, alors ?
Toute réponse. Lue. C'est ta voix
chassant la mienne
et le rire des rondes.

Rythme, ton cœur,
silencieux terrain de jour
et je veux tes lèvres. Taire.
Le nécessaire est un murmure.

Tu dis *encore*. Point ne suffit
de répéter. Nous inventons : l'écho,
c'est ton nom sur mes lèvres
et tu attrapes les mots.

Course folle de rejoindre
le souffle sur la voix, sa venue différée.
Ne plus dire serait
écouter ta foi. *L'aven*, une fois.
Crié. À souffle coupé.

Tu ne peux sans le feu
gronder volcan – s'ébattant
à nous faire *cour de feu*. Je veux.
Renversant le silence,
des vers ajoutés, fil composant
les membres serrés

de nos corps occupés. À tout cesser.

Tes bras prennent l'espace, le chant.
Célébrer nos pas même

enflammés.

**

J'atteins hissée
l'écorce du chemin. Si le ciel
heurte une cour et ses arbres,
attrapons ce qui tremble
au bout des feuilles.
Saule, platane. Formes vives
acérées pour désigner
l'épée, trancher les mots,
c'est mon métier. L'arrivée
porte un mensonge
et je lève le voile
pour regarder. Corps, caché,
tissu pour protéger – crains-tu le feu ?
Tu devras porter ces offrandes,
tuniques. Je vais broder
les feuilles.
À t'attendre je dois
compter les jours.

Orphée saura l'hommage du soir.
Litière parée. Dans les feuilles
à nous étonner des caprices sombres
des arbres. Leurs souterrains
pour m'enraciner. Ton corps
évince la cime. Ton écorce
a couvert la faille dissociée des songes.

J'entonne, c'est décidé,
le chant sombre où tu étreins le jour
à m'emporter.

*Orphée,
si tu me sauves.*

Isabelle Lévesque

Extrait de **Trop l'hiver** (*Encres Vives n° 394*)

Désuet prestige des ombres.

J'ai guetté le soir, son nombre
de victimes. Images hirsutes
venues tempérer le jour, son souvenir
et, *flamme de surcroît*,
rien ne vivait que givre.

Trop d'hiver
sur les draps blancs du soir.
Manque regard,
l'ombre aurait-elle saisi l'ancre ?

J'avais matin, perspective,
et l'agitais face aux heures
courant minuit. Demain
sera plus que silence du soir.
Aucun retard, le jour
est un passant ponctuel.
Tu arrimes des vestiges
dans ta course, la nuit
porte le lot du passé. Accroché.
Pan de lin, froisse le jour vécu,
(c'était l'instant).

Père aussitôt. Démis,
tu tentais l'assaut
pour une étoile peut-être
ou l'anneau, ressassant poussières
et traces.

Fourche laissant filer le jour.
Désagrège la nuit le ciel
où je compte les fragments
imperceptibles

des retrouvailles.

Isabelle Lévesque

Extrait de l'article sur Terre de **Thierry Metz** (*Diérèse n°52-53*)

Thierry Metz écrit.

Dans l'élévation du feu (du ciel). Au faite d'une énumération qui part du silence et s'achève sur la mort. Entre, figure le quotidien (un chat, des oiseaux, une plante, un pichet) et l'écriture a fait siens les objets. Pour qu'écrire sème, « [se] jette dans cette lumière ». Au cœur de l'exploration, la lumière seule ensemence. Elle naît du feu « qui nous laisse nus dans nos âmes ». Au premier jour fut ce dépouillement où le pur invente. Le poète s'empare des mots, les noms (les objets) traversent le poème, le plus souvent sans épithète, réduits à leur utilité immédiate. Il s'en défait pour écrire car il les a réduits à leur fonction.

« Ce bûcher / où séchait le cahier / l'écriture » serait l'eau du passage (le Gange où « [l']âme est emportée »). Même ascèse. Le poète est libre et va l'encre aux feuilles, sans médiation (aliène). Vie réduite à l'essentiel, « [e]n prière » avec l'eau, le pain. Se défaire pour que lumière promise soit (peut-être). Le vocabulaire a la simplicité du dépouillement de l'homme (de l'âme).

Thierry Metz écrit.

Sous menace de disparition.

« J'allume autre chose, qui peut se voir d'ici. Quelques brindilles. Ou quelques os. »

Le poète vit à mi-chemin, « [i]ci comme un seuil ». Ne craint pas. Même *au bord*. Les ronces figurent cette lisière où perce une retenue qui blesse.

Isabelle Lévesque